Raymonde
Menuge-Wacrenier

Zabelle

femme de marin pêcheur

CHEMINEMENTS
Gens d'ici

40135929

DL Livres - BnF
30 MARS 2006

Zabelle

D4

DLE-20060330-15060
2006-69302

Du même auteur

Les Boulonnais au travail et à la fête, Éditions des Beffrois, 1983.
Les Enfants de l'ombre, Éditions SOS, 1986.
La Côte d'Opale à la Belle Époque (tome I : *De Calais au Portel* ; tome II : *D'Équihen à Berck*), Éditions des Beffrois, 1987.
La Tourane, Éditions France-Empire, 1999.
Échec aux roys, Éditions Nord-Patrimoine, 2001.
Vincent, maître dentellier, Éditions Cheminements, 2004.

Collection Gens d'ici

La Charrette à bras, Laurent Garino
Les Guetteurs de l'aube, Gaëtan Lecoq
Les Jumeaux des Ardennes, Anne-Marie Cazottes
Sabots de bois et chemins creux, Adolphe Bertho et Guillaume Moingeon
Le Meunier sans moulin, Jean-Louis Quéreilhac
Tais-toi, Filou, Roger Géraud
La Boulange, Brigitte Hervé-Escouflaire
La Maison des Chailloux, *Prix des Aînés Ruraux 2005*, Robert Dutronc
Juliette et le paysan rouge, Françoise Espagnet
La Caméra en bois, Jean Fléchet
Leveur de liège, George Cappa et Corinne Lesimple
Le Temps des noisettes, Nicole Foucault-Baty
L'Enclume et la Faucille, Martial Gauchais
Le Sang de la liberté, Marcel Guenot et Guillaume Moingeon
La Monnaie du diable, Claudie Mothe-Gauteron
Le Fils d'Hélène, Jean Mouchel
Canicule, Jacques Rouil

Dernières parutions

Dites, docteur, Gérard Agulhon et Françoise Claustres
Liban, 30 ans de guerre, *l'instruction d'un crime*, Roger J. Azzam
Les Chapeaux jaunes du pape, Laurence Benveniste
Hrólf le Vagabond, *le mystérieux Viking fondateur de la Normandie*, Pierre Efratas
Antisionisme, le nouvel antisémitisme, Paul Ginieswki
Paroles d'ardoisiers, Marcel Goacolou et Maurice Faës
Châteaux forts, Stéphane William Gondoin
Carnet de concerts d'une fan des Rolling Stones, Marine Guilhet
Gange, Mireille-Joséphine Guzennec
Mégalithes en Anjou, Michel Gruet, Charles-Tanguy Le Roux
L'Esprit de la médecine ancienne, Suzanne Jacques-Marin
Le Nouveau Droit de la famille au Maroc, *la Moudawana*, Omar Mounir
L'Esprit de la chèvre, Jean-Noël Passal
Sahara, Hélène et Jean-Claude Péret
L'Esprit du camping, Élizabeth et France Poulain
La Passion de Champigné, Jean Robert
L'Esprit du camembert, Gérard Roger-Gervais
Méli-vélos, Huguette et Raymond Roucheyrolle
Cévennes, l'or et le pourpre, Gérard Teissier
Le Vampire au fil des siècles, Estelle Valls de Gomis
La Reine impénitente, *Jeanne de Naples*, Marguerite Vivoli
À hue et à dia, *histoire des relais et routes de poste en Anjou*, collectif d'auteurs

Notre catalogue complet sur
cheminements.fr

Raymonde Menuge-Wacrenier

Zabelle

La vie d'une femme de marin-pêcheur

CHEMINEMENTS

Ce livre est dédié aux courageuses épouses de marins.

© Cheminements, 2006.
Tous droits réservés.

BnF
L&A

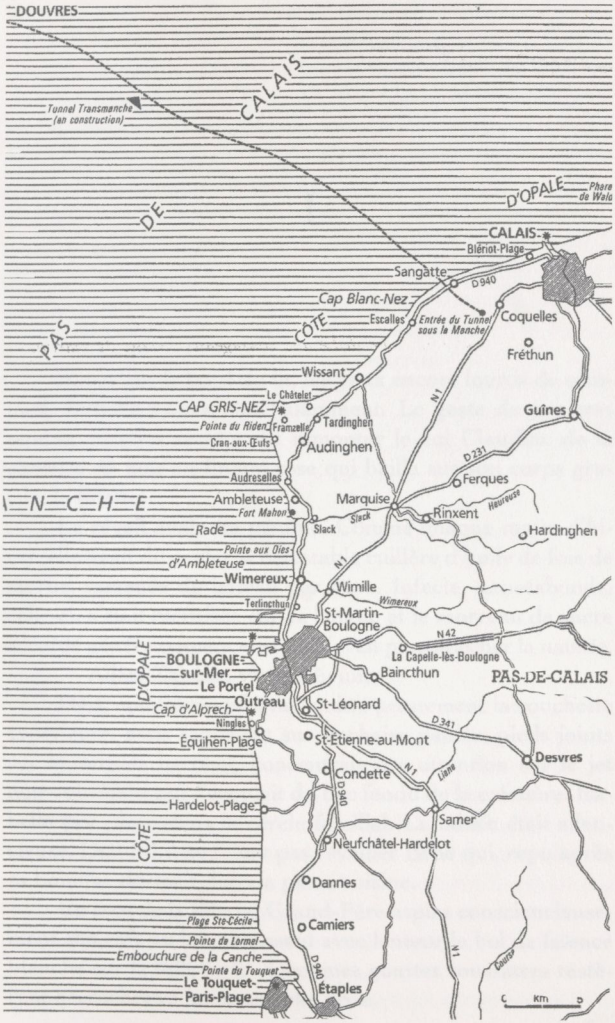
Avant-propos

Ce livre est en quelque sorte une suite, dans le temps, de mon premier livre : *Les Boulonnais au travail et à la fête*, ouvrage imagé qui avait rappelé des souvenirs heureux à bon nombre de Boulonnais.

C'est aussi un hommage à cette courageuse marine boulonnaise qui a fait front, durant toute la seconde guerre mondiale, pêchant au péril de sa vie, malgré le danger des bombardements et des mines magnétiques, cette marine qui, avec ténacité, fit revivre le port dévasté.

L'approche du métier de marin, par l'écriture, m'a permis d'apprécier la valeur de ces hommes, devenus pour moi des amis.

Zabelle révèle également l'univers des épouses, leurs angoisses, leurs peines et leurs joies, le travail dans les maisons de salaison, mais surtout ce livre essaie de donner une vision authentique des Boulonnais de 1933 à 1975, sur laquelle se détachent la vie d'une femme et son combat contre l'appel impérieux de cette mer, toujours victorieuse.


DOUVRES
Tunnel Transmanche (en construction)
PAS DE CALAIS
CÔTE D'OPALE
Phare de Wald
CALAIS
Blériot-Plage
Sangatte
D 940
Cap Blanc-Nez
Escalles
Entrée du Tunnel sous la Manche
Coquelles
Fréthun
Wissant
Le Châtelet
CAP GRIS-NEZ
Pointe du Riden
Framzelle
Tardinghen
Cran-aux-Œufs
Audinghen
N 1
Guînes
D 231
Audreselles
Ferques
Ambleteuse
Fort Mahon
Marquise
Heureuse
Rinxent
Slack
Slack
Hardinghen
Rade
Pointe aux Oies
d'Ambleteuse
N 1
Wimereux
Wimille
Terlincthun
Wimereux
St-Martin-Boulogne
N 42
La Capelle-lès-Boulogne
BOULOGNE-sur-Mer
Le Portel
Outreau
Baincthun
PAS-DE-CALAIS
Cap d'Alprech
St-Léonard
Ningles
D 341
Équihen-Plage
St-Étienne-au-Mont
Desvres
Condette
N 1
Liane
D 940
Hardelot-Plage
Samer
Neufchâtel-Hardelot
Dannes
Camiers
Plage Ste-Cécile
Pointe de Lormel
Embouchure de la Canche
Pointe du Touquet
Le Touquet-Paris-Plage
D 940
Étaples
N 1
Course
Km

I

Assise sur le bord du lit, les yeux encore lourds de sommeil, Isabelle s'étira nonchalamment. Le geste de ses bras tendus, paumes serrées, fit remonter le col Claudine de la chemise de nuit en finette rose qui bâilla sur son corps gracile de fillette.

Le réveil avait été pénible. Comme chaque matin d'hiver, elle avait dû avaler la détestable cuillère d'huile de foie de morue, ramenée du bateau par Père. Infecte, nauséabonde, celle-ci, s'était éternisée sur sa langue et le morceau de sucre accordé généreusement ensuite n'avait pu empêcher la nausée.

— Allez, Zabelle, viens déjeuner !

Déjà, son frère, qui avait quitté prestement la couchette supérieure, assis sagement sur la chaise paillée, pieds joints sur le dernier barreau, concentrait son attention sur le jet noir et brûlant qui s'écoulait du bec fendu de la cafetière. Isabelle prit place dans le cercle familial. La tablée était silencieuse. Diable ! il ne fallait pas réveiller Bébé qui, repu après sa bouillie, dormait dans la pièce voisine.

En face de la fillette, Grand-Père aspira consciencieusement son café au lait, déposant avec lenteur le bol de faïence blanche sur la toile cirée. Quelques gouttes roussâtres restèrent accrochées à la moustache grise.

Depuis « qu'il était arrivé quelque chose à Grand-Mère », Grand-Père, flanqué des deux grands, Oncle Étienne et Tante Yvonne, était venu grossir la nichée. Heureusement que la maison était grande, augmentée d'un sous-sol qui permettait à la famille de louer le rez-de-chaussée l'été aux « baigneurs » venus du Nord, de drôles de gens qui s'esclaffaient à l'écoute du patois boulonnais et qui pourtant parlaient avec un drôle d'accent !

Avec Grand-Père avaient atterri, sur la cheminée, la Sainte Vierge, voilée de bleu, et le débonnaire saint Joseph, tous deux immuables sous leurs globes de verre, à l'abri des mains enfantines trop curieuses. Le Christ rutilant, qui – Isabelle l'avait déjà remarqué – accrochait les rayons du soleil pour s'en faire une couronne d'or, avait émigré sur la commode en acajou. Sa base reposoir en velours rouge réchauffait la blancheur du napperon brodé et donnait un peu de vie à la photo d'Oncle Émile bordée d'un crêpe noir terni. Accroché au mur, plus modeste, se situait le crucifix en bois où fanait le buis béni des derniers Rameaux.

La maison respirait la propreté. Debout avant tout le monde, Louise, la mère, avait déjà récuré les grandes dalles rouges un peu disjointes. Elle s'activa près du feu triangulaire qui dispensait sa chaleur par deux fours ouverts en vis-à-vis. Étalées sur un portant en bois rond, offertes à la chaleur du four, des couches, lessivées à l'aube, séchaient en fumant. L'odeur de linge mouillé se mêlait aux relents tenaces du poisson frit cuisiné la veille.

Introduisant le tison dans l'œil de Cyclope rougeoyant, Louise remua les braises qui s'accumulèrent en cendres douces dans le tiroir du bas. Isabelle observa la scène. À l'aide du crochet, Mère enleva à grand bruit couvercle et ronds du feu Godin. Pendant quelques secondes, le feu du foyer éclaira son visage attentif, avant d'étouffer sa flamme sous la coulée de gaillettes* crachée par la grande charbonnière

* *L'explication des mots suivis d'un astérisque figure dans le lexique en fin d'ouvrage.*

noire. Cachant la fournaise sous ses couvercles remis en ordre, le feu maintenant ronflait agréablement. À l'écoute de tous ces bruits familiers, la fillette soupira d'aise.

La jeune femme poursuivit sa tâche. À présent, le balai rêche chassait les miettes de pain du déjeuner, se glissait adroitement sous la table ronde, sous le dressoir où s'alignaient sagement les assiettes coloriées, puis sous le lavabo flanqué de son broc émaillé.

En gestes larges, Louise épandit du sable frais. La maison prit tout de suite un air accueillant de propreté renouvelée. Les mains expertes tapotèrent l'oreiller, le matelas où le corps léger de Zabelle avait laissé son empreinte, lissèrent les draps, refermèrent les portes du lit-armoire.

Bientôt, Mère, qui remplissait la maison de ses gestes besogneux et sécurisants, allait partir pour la maison de salaison de Capécure où l'attendait son dur métier de fileuse *.

Cette semaine, pour elle, était particulièrement pénible. Par suite d'un arrivage massif de harengs, son travail de la semaine, réparti sur trois jours, avait des horaires impitoyables. Malgré la journée épuisante de 7 h 30 à 18 heures, elle repartirait ce soir pour ne rentrer que vers 1 heure du matin.

Après la saison du hareng, celle du maquereau viendrait. Louise et ses consœurs seraient occupées à caquer *, ébreuller *, picoter * ces poissons. S'aidant parfois du pouce, à l'aide d'un bâton rond, elles les bourreraient de sel en vue de leur expédition. Son pouce rongé témoignait de ce dur labeur.

Encore aujourd'hui, ne serait-elle pas obligée de conduire Édouard, le dernier né, à la crèche communale. La brave tante Yvonne la remplacerait près du bébé. Édouard était maintenant sevré, mais Louise avait connu un temps où, le midi, elle remontait, essoufflée, pour l'allaiter.

Dehors, il pleuvait. Mère n'était guère vêtue pour affronter ce temps froid et maussade. Chaussée de patins * de

route sur de gros bas, elle s'emmitoufla dans un châle de laine, dissimulant le haut de la blouse de zéphyr soigneusement amidonnée.

— Yvonne, tu conduiras Zabelle à l'école !

Tante Yvonne acquiesça et Louise, après un baiser hâtif et un dernier regard sur la maison et ses occupants, ouvrit la porte sur le froid, l'inconnu, le labeur…

Isabelle, de ses grands yeux bleus, un peu tristes, la suivit du regard. Devant le visage contrit de la fillette, Tante Yvonne s'exclama :

— Tu sais, c'est ce soir que ton père rentre.

Zabelle sourit. Tout de même, une joie promise au milieu de cet hiver grisaille ! le retour du marin, ce géant blond qui la soulevait de terre, tout en haut à vous donner le vertige. Peut-être lui rapporterait-il des caramels, cachés dans la cravate à pois achetée à Plymouth. Aussi, toute à sa joie, la fillette supporta-t-elle, stoïquement, la toilette à l'eau froide.

Elle trottait maintenant, rue du Calvaire, en route pour la maternelle, proche de l'église Saint-Pierre. Déjà, Alfred, dans un piétinement joyeux de galoches, s'était dirigé vers l'école Bucaille.

La rue s'éveillait.

La pluie qui ruisselait dans les dalots * effaçait les traces douteuses qui révélaient quelquefois le contenu des vases de nuit, vidés à l'aube, en cachette de l'appariteur.

— *Télégramme*, *Télégramme*, première édition !

Son lourd cabas en bandoulière lui donnant une allure de guingois, le marchand de journaux distribuait les nouvelles du matin.

La carriole du laitier, dont la bâche, sertie d'un œil complice, dissimulait des trésors de victuailles, lapins roux, poulets, légumes, fromage blanc en forme de cœur nageant dans sa crème, fit accourir les ménagères, casseroles en mains, abritées sous de grands parapluies noirs.

Tout en discourant sur le temps maussade, le fermier puisait le lait crémeux, à même le bidon, à l'aide de sa pinte en alu : deux ou trois pintes plus une *ajoute* de bon aloi.

La mère Françoise, quant à elle, tôt levée, servait déjà sa première cliente.

— Té vas t'régaler, Mère, il est tout frais !

Elle s'empara d'une moruette placée en évidence, en écarta les ouïes rouges de sang. S'essuyant les mains au torchon à carreaux tendu au-dessus de la basket*, elle rechargea sur le dos le panier arrimé par la corde qui lui barrait la poitrine.

Sur une note aiguë, son « carr'lets laoü, merlins frais oü » réveillait la léthargie de la rue qui s'imprégnait de l'odeur de marée fraîche.

— Archands* d'carbon. V'là l'archand d'carbon. 38 sous les cinquante kilos.

Zabelle serra un peu plus fort la main de Tante Yvonne. Ses petits pieds, chaussés de hautes bottines surmontées de chaussettes noires, avaient bien du mal à s'accorder au pas rapide de la tante. Le bonhomme tout noir, debout en équilibre instable parmi les sacs dans la charrette cahotante, tirée par un vieux cheval, lui parut effrayant. Et puis, Mère n'en menaçait-elle pas Alfred lors de ses incartades !

Heureusement, l'école était là, rassurante.

Comme une volée de moineaux, les fillettes s'engouffrèrent dans la cour. Avec l'insouciance des enfants de son âge, Isabelle avait déjà oublié la maison.

La maîtresse, attentive, sanglée dans sa blouse bleue, groupait ses ouailles deux par deux. Dans la classe accueillante, le gros poêle rond, allumé très tôt par la femme de service, ronflait agréablement.

Depuis quelque temps, la municipalité bienveillante distribuait deux fois par jour, la « tasse de lait » afin de redonner vigueur aux enfants chétifs des milieux pauvres.

Isabelle rêva devant la page blanche. Près d'elle, les crayons de couleur, serrés frileusement dans leur boîte, attendaient son bon vouloir. Sa rêverie prit forme maladroite. Un œil averti eût reconnu dans ces méandres bleus, agrémentés d'accents circonflexes, les vagues d'une mer joyeuse survolée d'oiseaux.

Mais, bientôt, les paupières de Zabelle s'alourdirent et l'enfant, levée trop tôt, s'endormit dans un envol de mouettes blanches.

Grand-Père aussi rêvait de la mer, une mer rageuse, qui, lui semblait-il, faisait encore tanguer son lit les jours où le vent violent s'infiltrait sous sa porte. De cette période de sa vie, dont il gardait nostalgie, il ne lui restait de présence tangible que son couvre-chef, une casquette bleu marine à visière, toujours vissée sur sa tête, qu'il assujettissait sur ses cheveux clairsemés, sitôt la toilette du matin accomplie.

Il faisait froid en ce mois de novembre 1933, un froid âpre à vous écorcher le cuir, mais sa peau tannée en avait vu bien d'autres ! Descendant du calvaire, il se dirigea vers les quais, claquant des pieds pour se réchauffer, scrutant déjà l'immensité de ses yeux si bleus que l'on aurait juré qu'un peu de la mer s'y était réfugié.

Dans le chenal, un bateau étaplois s'apprêtait à tenter une délicate manœuvre d'accostage. Grand-Père eut une moue de mépris pour le moteur qui s'époumonait en crachotant et l'éructation de la grosse fumée noire qu'il vomissait.

Déjà, la rumeur des bateaux débarquant leur trop-plein de harengs l'atteignit agréablement. Du ventre d'un drifter, grues et matelots avaient déchargé mille mesures* de « hérings d'nos mers » * pendant que, près de lui, un harenguier fécampois était encore riche de ses cinq cents mesures.

Accostés à la limite du quai, attelés à leurs charrettes, placés le « cul à la lisse », placides, les gros chevaux boulonnais attendaient leur chargement de potes* débordant de

harengs. Loués à l'année par les mareyeurs, accordant à leur maître une halte brève au café du Fer-à-Cheval, ils menaient le poisson jusqu'aux maisons de marée où Louise et les autres attendaient la précieuse denrée. Les potes arrivés à destination, le charretier, le ventre ceint d'un grand tablier de cuir raidi et poisseux d'écailles, le dos voûté sous la charge d'une mannée * de cent kilos, déchargerait toute la cargaison à force de bras.

Pour l'heure, près des petits bateaux, surveillées par le chef de quai, les mains s'activaient dans la glace au tri du poisson fraîchement pêché. Le bigouillé * chargea sur la baladeuse * trois carrés de neuf cotemannes * pleines de poissons divers. Là se côtoyaient roussettes tachetées de noir, chiens de mer effilés d'un gris très doux, grondins à l'arête dorsale en éventail, moruettes et même anguilles mordorées fines et longues, résultat d'une pêche au « carré » cette nuit, dans le chenal. Torse coupé par la corde, soufflant sous l'effort, le portefaix prit place dans la file impressionnante de baladeuses qui s'échelonnaient le long du quai Gambetta jusqu'à la halle.

Dans les maisons de marée, chacun s'apprêtait à vider, étêter, écorcher, glacer ou emballer le poisson, fixant d'un œil oblique la grande horloge électrique qui rappelait à tous que les trains de marée n'attendent pas.

Déjà, les petites marchandes avaient fait le plein dans leurs carrettes à bras *, partant faire du porte-à-porte ou vendant au détail à la halle ouverte au public.

Plus loin, la halle à la criée était en pleine effervescence. Le vacarme était assourdissant. Disputés entre acheteurs acharnés, les prix des harengs oscillaient entre 1 000 et 1 500 francs le last *.

Grand-Père se grisa de bruit, d'odeurs de poisson, de cordes mouillées, du verbe haut des marchandes, de camaraderie et d'une jeunesse pour un temps retrouvée.

Son copain Auguste était venu, lui aussi, se requinquer dans cette ambiance complice.

— Tiens, bonjour, Auguste, comment ça va ?

— Ben, ça va, et toi ?

Échangeant une cordiale poignée de mains, les deux hommes gagnèrent le banc accoté au pont de service d'où les regards embrassaient le chenal encombré de bateaux qui faisaient l'objet de toutes leurs conversations. Les vents de noroît amenaient une odeur de saur qui baignait la ville et renseignait les narines les moins averties : on avait allumé les corrèzes *.

— Alors, tin fieux *, il est rentré ?

— Non, sin bateauw n'est pont cor là.

Grand-Père resta songeur. Autrefois, c'était son dundee qui accostait ainsi, triomphant. Un beau bateau qui filait ses huit à dix nœuds, toutes voiles hissées, claquant fièrement au vent.

« À bas l'bourcet * ! » La nuit, cette injonction lui faisait quitter précipitamment sa paillasse pour descendre la grande voile et aider au déroulement de la tézure * glissant le long de la lisse. Dans ce barrage vertical, atteignant jusqu'à sept kilomètres, maintenu par des barils flotteurs, les « quarts à poche », les harengs venaient se mailler *. Lorsque l'on virait, quel beau spectacle que ce déferlement de harengs aux écailles d'argent brillant sous les feux des lampes à acétylène éclairant le pont. Grand-Père le revoit encore, ainsi que toutes les scènes suivantes : la saumure préparée dans la maie, le brassage à pleines mains, protégées par des mitaines par le maître saleur, les barils, foncés et cerclés vingt-quatre heures après, que l'on entassait dans la cale dans l'attente du retour.

Lorsque la migration des harengs permettait la pêche « din nos mers », c'est-à-dire le long de la côte proche, et le retour chaque jour à quai, le travail se trouvait simplifié. Revivant ces souvenirs, Grand-Père précisa :

— Vois-tu, Auguste, je me souviens d'une de mes dernières marées, en octobre 1924, à bord d'un vapeur, le *Notre-Dame-des-Suffrages*. Nous naviguions à l'estime à l'ouest de Berck. Une fois arrivés à destination, le plomb de sonde, creusé et garni de suif, nous renseigna sur des fonds caillouteux, là où les harengs se réunissent pour pondre, ce qui nous laissait présager de beaux harengs bien pleins. Nous avions stoppé, ne laissant que la trinquette afin d'assurer la stabilité du navire. Une heure avant l'étal, nous avons largué la tézure à la mer. Lorsque, debout au vent, un quart par tribord, nous avons relevé nos filets, quelle belle prise ! Un hareng à chaque maille ! qui dégringolait, une pluie drue et brillante, après chaque secousse infligée aux filets, ensevelissant le pont, emplissant tous les bacs disponibles et plus encore ! Nous sommes rentrés avec au moins deux mille trois cents mesures ! Sous le poids, avec un bruit d'explosion, la cloison de la cale céda ! En arrivant à Boulogne, le bateau avait un petit air penché ! Lorsque nous avons accosté à quai, le commis de service, pour renseigner les acheteurs en halle, leva les bras au ciel. Il partit tout de suite afficher cette pêche presque miraculeuse, il y avait là plus de vingt lasts, de quoi remplir quelques voitures ! Même en octroyant une mesure de plus toutes les vingt-cinq mesures, payés à la part, nous étions heureux, satisfaits du gain !

Grand-Père jubila encore à ce souvenir. Il poursuivit :

— Le jour de la Toussaint, fête de tous les saints, était sacré pour nous. Pas question d'embarquer ! Pendant trois jours, nous en profitions pour nettoyer la tézure, ramender, remettre les filets à neuf, nettoyer la coque aussi pour gagner de la vitesse de croisière.

Comme tout avait changé depuis !

Aujourd'hui, les bateaux à vapeur, cordiers ou drifters remplaçaient les fringants voiliers. La glace se substituait au sel et les caisses aux barils. Peu à peu, le charpentier et le calfateur cédaient la place au chaudronnier soudeur.

Depuis une dizaine d'années déjà, le chalut Vigneron-Dahl, objet de controverse et de procès, révolutionnait la pêche. L'utilisation de ce chalut, dont les ailes étaient prolongées par un guindineau * permettant un plus grand écartement, gueule énorme grande ouverte, jetait sur le marché des quantités colossales de poissons vendus à bas prix.

Suivant le fil de ses pensées, Grand-Père commenta la situation présente :

— Tout a changé. Autrefois, j'avais mon rôle d'équipage assuré pour toute l'année, et ce, dès février. Maintenant, mon fils François a son rôle à « volonté », c'est-à-dire qu'il risque chômage. De plus, vois-tu, Auguste, avec ces nouveaux chaluts qui ratissent les fonds, certes, on pêche de plus grandes quantités, mais les prix sont bas ! Cet été, les maquereaux se vendaient 2 et 3 francs le kilo ! J'ai bien peur que le chalut ne ruine la pêche aux filets dérivants.

— Oui et puis il faut aller de plus en plus loin pour chercher le poisson. Au fond, nos matelots, ils ne sont pas plus heureux qu'autrefois !

— Bah ! on n'arrête pas le progrès !

Philosophe, Grand-Père s'apprêta à rouler une cigarette. Dans le papier Riz La Croix, qu'il maintenait entre des doigts gourds et maladroits, il introduisit une grosse pincée de tabac, glissa les derniers brins d'un coup d'ongle. Du bout de la langue, il mouilla le papier pelure, referma le tout, lissa la cigarette ventrue et difforme, puis supprima quelques brins en excédent.

Il tendit ensuite le paquet de gris à Auguste, ravi.

Il chercha au fond de la poche de son pantalon de velours son arsenal d'apprenti sorcier : deux cailloux de silex et le briquet à amadou rudimentaire. Il tira la mèche, coinça briquet et caillou dans la main gauche, fit ricocher plusieurs fois contre la mèche les deux silex. L'étincelle rougit quelque peu l'amadou, prit corps sous son souffle, alluma la cigarette dont Grand-Père tira rapidement une bouffée. Après cet

exploit, il coiffa précautionneusement le tube d'amadou d'un plomb fixé au bout d'une chaînette et enroula soigneusement la longue mèche.

Combien de fois avait-il renouvelé ce geste pour se réchauffer et se réconforter lors de ces campagnes en Islande ou à Terre-Neuve, dans cet océan glacial où pluie et neige tombaient sans discontinuer ? Son regard, loin du port actuel, flotta un instant dans un univers froid et blanc.

Oubliant son patois local une fois encore, il évoqua :

— Tu vois, Auguste, j'ai fait aussi le Grand Métier. La pêche à Terre-Neuve, c'était autre chose ! En 1890, j'avais vingt ans. Je partis pour neuf mois. J'embarquai sur le *Madeleine*. Il me fallut onze jours pour gagner les lieux de pêche, mêlé à un équipage breton, une traversée longue et déprimante, mais la vraie vie commençait là-bas !

Il s'arrêta, songeur et revit les cent cinquante à deux cents navires formant une île flottante dans cet univers hostile surnommé le « cimetière des marins ». Prudemment, il lorgna Auguste, mais celui-ci écoutait toujours avec la même attention, approuvant de temps à autre du chef, ne contestant jamais. Au fond, c'était un interlocuteur merveilleux.

Chétif, un tantinet boiteux, le pauvre Auguste n'avait connu des voyages que les récits écoutés religieusement lors du retour des marins, le derrière bien calé sur la banquette de moleskine dans les cafés du port. Sirotant une bistouille * servie à l'topette * sur la table où trônaient quelques écailles d'argent oubliées, il s'était imprégné, au contact des pêcheurs, de l'âcre odeur de mer. Il se grisait du bruit des tempêtes, les pieds bien arrimés dans la sciure humide protégeant le carrelage.

Sa passion de la mer non assouvie, il la délivrait en taillant au couteau, dans le bois tendre, de minuscules bateaux voguant dans des bouteilles placées à l'horizontale.

Rassuré, Grand-Père poursuivit :

— Je faisais partie de l'équipe de pêche. Nous embarquions sur des doris, bien fragiles embarcations sur cette mer houleuse. Les morues étaient appâtées avec des bulots. Nous placions nos cordes quelquefois à six ou sept kilomètres du bateau mère. Le métier était dangereux et tous ne rentraient pas à bord. La cargaison déchargée, les morues appartenaient à d'autres membres de l'équipage, les videurs qui ébreullaient le poisson, les quatre trancheurs récupérant langues et foies, le détêteur et les trois laveurs. La cadence était rapide. Les hommes travaillaient avec une régularité de machine. Te rends-tu compte, Auguste, le trancheur devait débiter quatre cents morues à l'heure ! Il fallait encore gratter les morues à la cuillère, afin d'enlever les baves rouges restantes, puis nettoyer le pont, éliminer sang et breulles * au jet d'eau. C'était une véritable boucherie que de découper ces « cochons de mer » et nous pataugions dans le sang mêlé d'écume. Les morues, enfin nettoyées, passaient aux mains des saleurs qui restaient leur vie durant à fond de cale. Ils étaient, en fait, les trésoriers du navire. N'est pas maître saleur qui veut ! De leur expérience dépendait la conservation de la précieuse cargaison. On utilisait une tonne de sel pour vingt quintaux de morues. Le travail était dur, un vrai métier de forçat. On se relayait jour et nuit. Après huit heures de quart, on nous octroyait quatre heures de repos, mais en fait, en pleine campagne, il nous arrivait de travailler dix-huit heures d'affilée. La pêche était là, exigeante, et seuls comptaient les bancs de morues ! Les dix-huit cabines, sans confort, pour les trente-cinq hommes du bord, étaient tirées au sort. Nous couchions sur une simple paillasse imprégnée de l'odeur infecte du poisson. Les vêtements pliés faisaient office d'oreiller, mais lorsque nous gagnions nos couchettes, grelottants de froid et titubants de fatigue, nous ne faisions pas les difficiles, nous n'avions plus qu'un désir : dormir !

Grand-Père respira avec effort, retrouvant tout à coup l'odeur tenace des morues, de sueur mêlée, le contact des

vêtements raidis et poisseux, l'angoisse creusant le ventre la nuit lorsque le thermomètre, marquant - 10°C, indiquait que la glace était proche.

Il se revit, hirsute, le visage tellement figé par le froid que même le rasoir n'y voulait plus glisser.

— Mais le plus dur, c'était l'isolement. Les nouvelles étaient rares, arrivant par le navire-hôpital qui croisait notre route ou par les bateaux-chasseurs venus prendre livraison de notre pêche. Il n'était pas question de rentrer, même pour des cas d'extrême urgence. Je me souviens d'un copain qui a appris la mort de son père seulement deux mois après et d'un autre qui, au retour, s'est retrouvé papa d'une fillette de six mois. Il a fallu attendre 1906 pour qu'un câble reliant les îles Shetland à Reykjavik nous permette d'avoir enfin des nouvelles par radio. J'ai bourlingué ainsi d'Islande à Terre-Neuve poussant parfois jusqu'au Groenland. Là-bas, près du pôle Nord, le jour dure vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le soleil se couche et se lève une heure plus tard. Les risques étaient grands. J'ai vu un équipage en perdition, réfugié sur une banquise. Il a été sauvé de justesse, mais beaucoup y sont restés.

À nouveau, le regard de Grand-Père s'embruma. Il songea à l'île aux Ours où il avait abordé pour enterrer Yvon, un de ses camarades, décédé à bord, abandonné à tout jamais dans cet univers glacé, son corps livré à la merci des grands ours blancs.

— Les jeunes ne peuvent pas comprendre !

Dans ce terme, un peu méprisant, il englobait les marins-pêcheurs actuels, tous ces jeunots dont l'âge se situait entre dix-sept et cinquante ans.

Auguste qui connaissait pourtant la réponse demanda avec intérêt :

— Pourquoi as-tu interrompu ces campagnes ?

— Ben, tu vois, Boulogne n'a guère armé pour l'Islande. Il fallait ensuite gagner Fécamp ou Dunkerque ou naviguer pour les Espagnols.

Ce qu'il n'osait avouer, c'est que la rencontre d'une belle Boulonnaise, à la fière allure, l'avait retenu, réduisant ses désirs d'évasion à des délais plus brefs. Aujourd'hui, sa compagne reposait au cimetière de Saint-Pierre et le grand corps cassé, usé, du vieux loup de mer, l'avait trahi, l'obligeant à abandonner à tout jamais le royaume des flots.

Il soupira :

— Viens, Auguste, on va aller boire un coup !

Dimanche, jour du Seigneur !

Toute la famille s'apprêtait pour une longue promenade vers les quais où devait avoir lieu une expérience étonnante. Un certain M. Guillaume n'affirmait-il pas qu'avec le dispositif qu'il avait mis au point un bateau, même plein d'eau, ne pouvait couler ? Cet enjeu avait été l'objet, toute la semaine, de conversations passionnées dans ce monde de la marine où les douloureux naufrages laissaient souvent des vides et restaient marqués dans toutes les mémoires.

À la maison, c'était le remue-ménage qui précède les grandes sorties. Dans le berceau tendu de percale, à la hampe parée d'un rideau de dentelle et d'un ruban noué en coque, Bébé dormait d'un sommeil innocent. Louise le réveilla, le bichonna, l'aspergea de poudre de talc, entreprit de l'habiller.

Elle glissa les bras potelés dans les manches de deux brassières superposées. Le mouchoir, croisé sur la poitrine, devait, en principe, aider à maintenir le cou du bébé bien droit. À huit mois, quelle que soit la saison, Édouard méritait encore le lange. Aussi, les petites jambes qui, tout à l'heure, lors de la toilette, gigotaient sur le giron de Louise, se trouvèrent-elles emprisonnées dans le sac de coton, maintenu bien fermé par de grandes épingles à nourrice. La robe, protégée par le bavoir brodé, enveloppa le tout.

Louise déposa Édouard, ainsi fagoté, dans le grand landau confié à la garde de Zabelle, où il se rendormit aussitôt.

Dans leur chambre, les parents s'affairaient à leur toilette. François avait sorti, pour la circonstance, boutons de manchette et épingle à cravate, et glissé, dans la poche inférieure du gilet barré de sa chaîne, la grosse montre-gousset en or, cadeau de mariage de ses parents. Debout devant la glace suspendue au-dessus du guéridon, il traça soigneusement une raie médiane, puis il lissa ses cheveux après les avoir enduits de gomina. Le veston en alpaga et le canotier, indispensable en ce jour de juillet, attendaient son bon vouloir. Il était satisfait. Seules les chaussures neuves lui serraient les pieds, habitués à de plus grands horizons.

Il regarda Louise à la dérobée. Le corset rose, baleiné, lacé de près, révélait la taille fine, malgré les trois maternités. Sa femme était toujours désirable ! et les bas noirs, assujettis sur les cuisses par des garretières* roses à rubans, le firent rêver… Mais l'heure n'était pas au libertinage !

Ne voulant lui déplaire, Louise n'osait « porter bourgeoise ». Et puis n'avait-on pas déjà élu la « Reine des Matelotes » quelques années auparavant…

Aussi, répondant au vœu de François et de toute la marine boulonnaise, glissa-t-elle, au-dessus du premier jupon en flanelle blanche, le second jupon de dentelle brodé, puis la longue jupe de satin bronze à courte traîne, doublée d'une baladeuse* la protégeant de la poussière du chemin. Sur cette jupe vint s'ajuster le caraco, moulant la poitrine et qui, porté au-dessus des plis de la jupe, arrondissait les hanches provocantes. Elle agrafa ensuite le tablier noir fraîchement repassé et plissé. Un large ruban de satin noir, noué sur le devant, agrémenté d'une broche et dont les pans s'allongeaient jusqu'au bas de la jupe, marqua la taille bien prise.

La longue chaîne en sautoir, fermée par un barillet en pendentif, éclaira le corsage noir souligné d'un soupçon de blanc, un peu strict. Aujourd'hui, elle ne porterait pas le

soleil*, plissé en potes, doté de ses titres de noblesse, six étoiles, six rangs de fine dentelle, merveilleuse coiffe blanche auréolant la tête, réservée à la messe du dimanche ou aux cérémonies. Elle avait ramené ses cheveux en un lourd chignon serré. Cette coiffure accentuait la netteté de son profil. Les boucles d'oreille, longs dorlots* en grappes de raisin affinaient le fier visage. Enfin, elle couvrit ses épaules du grand châle de soie blanche à franges. Sa toilette était terminée.

Quant à Zabelle, elle était radieuse. Les cheveux coupés à la Jeanne d'Arc avaient subi le supplice du fer à friser. Cela lui donnait un air de petit caniche soigné, mais elle n'en avait cure. La robe blanche brodée et les chaussures vernies noires la ravissaient. Elle n'osait se salir et se penchait de temps en temps pour les essuyer du bout des doigts.

Par la porte entrouverte, Zabelle aperçut Alfred. Sans souci du port du beau costume du dimanche, un genou à terre, pouce replié contre l'index, il faisait jaillir la bille multicolore qui devait, en théorie, suivre les méandres de la grosse chenille dessinée maladroitement à la craie. Déjà, le bord inférieur de la culotte courte, au ras des genoux, était gris de poussière. Mais qu'importait ! Alfred était tout à son jeu. Il écartait les doigts au maximum, appuyés sur le sol, et Zabelle l'entendit murmurer :

— Une patte, une patte et demi, deux pattes...

Toute la famille empruntait maintenant la route du Calvaire. Ce chemin, Isabelle l'avait déjà suivi avec Grand-Père, le jour de la Saint-Pierre, pour assister à la bénédiction de la mer. Isabelle se souvint.

Le suisse, magnifique dans son habit chamarré, le chef couvert d'un tricorne emplumé et la tunique rouge et or barrée d'un baudrier, gants et bas blancs bien tirés sur des mollets arrondis par de la ouate, chaussures noires à boucle, avait fait sur elle grosse impression. Bombant le torse, tenant

d'une main sa hallebarde, de l'autre, il tapait trois coups de sa canne à pommeau donnant ainsi le signal du départ de la procession, oriflammes claquant au vent.

Suivaient le prêtre, étole en fête, les enfants de chœur, surplis blanc en dentelle sur robe rouge, fillettes en robe blanche et couronne de fleurs, ces « dames de la marine » en tenue d'apparat agrémentée de bijoux et toute la cohorte des fidèles psalmodiant des prières, chantant des cantiques.

Revivant ce souvenir coloré, Isabelle sautillait sur la route mais Grand-Père, qui ne pouvait suivre ces débordements, la maintint d'une poigne ferme.

— Reste tranquille, Zabelle !

À regret, la fillette obéit. À chaque pas, elle percevait avec étonnement le craquement des vieilles articulations.

— Pourquoi tes jambes craquent-elles, Grand-Père ?

— C'est les rhumatismes, dit-il.

Souvenir des glaciales campagnes de pêche au même titre que le foulard à pois « noué à la zézette » qui constituait sa seule recherche vestimentaire.

Ce nom dut sembler barbare à Zabelle qui le regarda, perplexe, aussi, il précisa :

— C'est parce que je suis vieux !

Zabelle lui serra la main plus fort comme si, du haut de ses cinq ans, elle pouvait le réconforter de ce mal inévitable. Le vieil homme sentit monter en lui une bouffée de tendresse.

François poussa la porte de fer forgé, la Vierge, modeste, semblait veiller sur Jésus, qui, de la grande croix de fonte, dominait la rade. Au mur, des plaques de marbre gravées révélaient les noms des disparus. Des fleurs déjà fanées, des couronnes de perles déteintes avaient été déposées par des mains pieuses. La chapelle voisine recelait les bouées de sauvetage des bâtiments perdus corps et biens.

Grand-Père eut une pensée pour son Émile, disparu à bord du *Marie-Thérèse* en mars 1922. Il n'osa ajouter de commentaire car, à force de les répéter, les pauvres paroles s'étaient usées.

Ce jour-là, le vent avait fait rage, arrachant tuiles et ardoises, provoquant l'effondrement du vieux moulin Flour et de la flèche de la cathédrale. Place Dalton, les paysans installés au marché avaient dû plier bagages pendant que le tocsin annonçait l'incendie d'un atelier de menuiserie. Même le *New Amsterdam*, le beau paquebot de la Holland American Line avait dû chercher refuge dans le port en eau profonde, à l'abri de la digue Carnot. Le vent ayant baissé vers 17 heures, quelques chalutiers s'étaient risqués en mer. Mais vers 22 heures, la tempête reprenait vigueur. Le vent et la mer démontée avaient pris d'assaut le *Marie-Thérèse*. D'énormes lames avaient submergé le chalutier, noyant le magasin d'approvisionnement, provoquant l'explosion des fûts de carbure. Le navire avait coulé en quelques secondes. Ses occupants, réfugiés sur des radeaux de fortune, avaient été précipités à l'eau ou étaient morts d'épuisement. Le lendemain matin, le *Suzanne et Marie* n'avait recueilli que quatre rescapés. Émile, le mousse du bord, son margat *, avait disparu à tout jamais et la mer battant les rochers était son seul linceul.

— Grand-Père, regarde !

Isabelle désigna du doigt le paquebot qui entrait au port.

— C'est le *Maid of Orleans*. Il transporte plus de deux cents passagers.

Le vieil homme suivit des yeux le navire glissant dans le chenal, guidé par deux remorqueurs. Les trois bateaux fendaient l'eau en de longues déchirures blanches qui s'élargissaient en faisceaux, avant de s'unifier dans la mer. La vie était là, plus forte que la mort sous le soleil qui effleurait indistinctement le cou gracile d'Isabelle, le corps supplicié du Christ et les noms des péris en mer.

Après cette pause souvenir, la famille se remit en route. Pour gagner le boulevard Sainte-Beuve, Alfred avait envie de descendre en courant la falaise, la fièvre aux joues, mais noblesse oblige ! le dimanche n'était-il pas le jour des parents ? Aussi se résigna-t-il, poussant distraitement du pied un caillou, à suivre la famille groupée autour du landau qui empruntait les méandres et les lacets de la rue.

Une colonie de vacances dépassa le petit groupe. Chapeaux de paille à large bord, vêtus de vêtements sombres, les enfants défilaient en rangs serrés. Isabelle regarda avec curiosité ces enfants chétifs, venus du pays noir déguster une bouffée d'air frais près de la mer dont elle avait la chance de connaître toutes les câlineries.

Aujourd'hui, elle avait d'autres projets.

Le Théâtre des Bons Enfants avait planté ses quartiers d'été dans le jardin du casino. On entendait des éclats de rire, les protestations et les approbations d'une foule de bambins venus applaudir Guignol. À l'entrée du jardin, un panneau étalait en grosses lettres :

Dimanche 22 juillet 1934
Venez applaudir
Les deux frères Fratellini, célèbres clowns du Cirque d'hiver
Ray Ventura et ses collégiens
THÉÂTRE :
Conquête de l'Algérie par le général Bugeaud
Grand défilé militaire
Reddition d'Abd el-Kader
avec les magnifiques costumes du Châtelet.
Tout un programme !

Descendant d'une superbe De Dion-Bouton, près de laquelle le tramway faisait piètre figure, quelques élégantes se pressaient en direction de la somptueuse salle des fêtes du casino où avait lieu, chaque dimanche, un thé dansant.

Louise n'en crut pas ses yeux ! Jamais, elle n'eût osé porter pareille toilette, robe pailletée moulant le corps, charleston à jupe courte, corsage de tulle vert brodé de fleurs de soie, écharpe de mousseline flottant sur l'épaule nue.

— Des oiseaux de paradis, s'émerveilla Isabelle, mis à part un vilain corbeau sanglé dans un savant drapé noir.

Un autre élément, plutôt insolite dans cette suite élégante l'intrigua. Plus loin, contre la haie, à peine à l'abri des regards indiscrets, une vieille matelote se tenait debout, jambes écartées, légèrement fléchies. Ses mains relevèrent discrètement le grand jupon noir qui lui tombait jusqu'aux chevilles et bientôt la terre fraîche s'imbiba de l'humidité reçue.

— Elle pisse à l'aise, avec ses culottes ouvertes ! commenta Grand-Père avec un sourire complice.

Isabelle en fut médusée.

Indifférents aux fastes du casino et au plaisir d'Isabelle, les messieurs se dirigèrent dans une tout autre direction : les quais où déjà une foule grouillante s'empressait. Là se côtoyaient patrons de pêche, navigateurs, marins, sauveteurs, officiers de marine et du port, spectateurs intéressés et des milliers de badauds.

Alfred profita de la cohue pour rejoindre la « cour des miracles ». L'été, chaque jour, le quai Gambetta était le centre d'attraction des enfants. Un ours brun, immense, un anneau dans le museau, se dandinait gauchement d'une patte sur l'autre, répondant docilement à l'invite de son maître. Plus loin, un tourbillon de flammes brusque fusait de la bouche grande ouverte du cracheur de feu. L'avaleur de sabre, éclair d'argent englouti, faisait frémir l'assistance. Enfin, le briseur de chaînes, doté d'une force herculéenne déjouait tous les traquenards.

Profitant de l'affluence des bambins, Canini, dont la réputation n'était plus à faire, offrait sa glace. Il soulevait les chapeaux de cuivre rutilant, la dévoilant blanche, brune, rose

ou verte, à la vanille, au chocolat, à la fraise ou à la pistache. Avec dextérité, il emplissait les cornets de biscuit, polissant la glace en cône à coups adroits de spatule. Sa voiturette, au chapiteau soutenu par quatre colonnes de cuivre torsadées, aux panneaux peinturlurés de décors naïfs, reflétait l'image dansante de la foule. Le marchand d'oublies lui faisait concurrence, appelant la marmaille à grand renfort de claquoir.

L'ensemble constituait un fond sonore criard que la voix traînarde du marchand de chansons, susurrant la rengaine populaire, *Sur les ponts de Paris*, avait bien de la peine à dominer. Le chanteur s'interrompait entre chaque couplet, distribuant ses feuillets où gambergeaient les noires et les blanches en joyeux trilles.

Mais la foule, aujourd'hui, désertait les camelots pour un spectacle plus rare. Le môle du bassin Loubet, la jetée de Capécure étaient noirs de monde.

Le *Tout à Flots*, d'une longueur de dix mètres, jaugeant huit tonneaux, remorqué par un bateau de sauvetage, s'avança dans le chenal.

Les rangs des curieux se resserrèrent et Isabelle, à demi étouffée, ne vit plus qu'une armée de jambes qui remuaient dangereusement. Heureusement, Père eut pitié d'elle et l'installa confortablement sur ses larges épaules. À califourchon sur cette assise chaleureuse et sécurisante, la fillette dominait le monde entier.

De ce perchoir improvisé, le spectacle était amusant ! Imaginez une forêt de chapeaux, canotiers printaniers, panamas, chapeaux melon ronds comme des pommes, feutres mous égarés au milieu des casquettes marines. Les chapeaux féminins s'ornaient de plumes frémissant au vent qui se levait, fleurissaient, s'épanouissaient de rubans en coque, frissonnaient en voilettes furtives. S'y ajoutaient des frileuses * en chenille noire auréolant les visages ridés des matelotes ou des fichus noués en pointe, le tout hérissé d'ombrelles en corolles dansant au gré de la foule.

— Le voilà ! le voilà !

Le *Tout à Flots* s'arrêta au milieu du chenal, jeta l'ancre. M. Guillaume avait sondé le fond : dix mètres soixante-dix, était-il annoncé. Les commentaires allaient bon train.

— Il n'a pas peur de descendre au fond de la mer dans cette cage !

En effet, l'inventeur, ovationné à tout rompre, était entré dans une petite chambre en fer, hermétiquement close par un capot, située à l'avant du bateau.

— Comment va-t-il respirer ?

— Il paraît qu'elle contient trois mille litres d'air.

Précautionneusement, M. Guillaume y ajouta une bouteille d'air comprimé.

— Il va ouvrir la vanne, précisa un spectateur.

Sitôt la vanne ouverte, l'eau s'engouffra avidement. Le bateau semblait aspiré par le bas. La ligne de flottaison n'était déjà plus apparente.

— Il s'enfonce, il coule !

Les spectateurs étaient confondus. Le bateau diminuait à vue d'œil pour disparaître totalement, ne laissant qu'un large remous qui peu à peu s'uniformisait. Seule une bouée, jetée du quai marquait l'emplacement de ce néant. Tout ceci n'avait duré que cinq minutes !

Il était 18 h 15. Le bateau reposait au fond du chenal. La foule était haletante. Remontera, remontera pas ? Les paris étaient ouverts. Les minutes s'égrenèrent, angoissantes. La bouée était le point de mire de tous.

18 h 20. La foule vit surgir la pointe de l'avant ruisselante puis l'unité tout entière, qui remonta sensiblement et flotta, alors que le pont était encore littéralement couvert d'eau. L'expérience était concluante !

Des hourras frénétiques saluèrent cet exploit. On criait, on s'interpellait, on applaudissait. M. Guillaume, bras tendu, casquette à la main, salua cérémonieusement.

Le navire, remorqué par le canot de sauvetage, défila le long du chenal, toujours empli d'eau, entouré d'une double haie d'honneur. Il fut dirigé vers la plage où il s'échoua. On s'empressa de le vider. François était perplexe.

— Crois-tu, Père, que le bateau se comporterait de même façon, en pleine mer, par cent ou cent cinquante mètres de fond ?

Dubitatif, le vieil homme hocha la tête.

Bien sûr, M. Guillaume, l'inventeur, avait précisé qu'il fallait lester son dispositif en fonction du tonnage du bateau. Il assurait qu'un navire, même plus lourd, remonterait à la surface aussi facilement ; en un mot, qu'avec son invention aucun navire ne pouvait sombrer !

Les marins discutaient entre eux, essayant de comprendre le stratagème employé.

Le *Tout à Flots* ne comportait ni ballast ni cloison à air. Ils étaient émerveillés. Peut-être venait-on de franchir un grand pas dans la sécurité de leur métier.

Pourtant, François était sceptique. Le chenal était calme aujourd'hui, mais qu'une brutale lame de fond, issue d'un vent de travers, bousculât l'embarcation et envahît le pont, et gare ! Son instinct de marin l'avertissait que seule la maîtrise de l'homme, déjouant ses pièges, pouvait se mesurer à la mer. Comme une confirmation de cette pensée pessimiste, le bateau de François, La *Mouette*, rentra au port, pavillon en berne.

Quelques jours auparavant, l'équipage était parti, heureux, guilleret, par une belle après-midi de juillet nimbée de soleil, dans le halo de la tendresse des femmes pour un temps retrouvées.

Au départ, le navire avait salué de trois coups de sifflet le grand Christ étendu sur la croix pendant que les hommes récitaient hâtivement un Pater. La mer était calme, couleur d'étain. Le bateau filait joyeusement ses dix nœuds. La pêche

s'annonçait bonne. Le troisième jour, les mouettes sillonnant le ciel par le travers indiquaient aux matelots avertis qu'un changement se préparait. François se remémora la scène.

Le temps avait fraîchi, les vagues moutonnaient, blanches, écumeuses, et leur turbulence se communiquait aux pales de l'hélice. Levé brusquement, un vent violent hurla dans les agrès en coups de fouet. Au loin, les côtes anglaises apparaissaient mouvantes au gré du tangage. Bientôt, les vagues montèrent à l'assaut de la muraille de bâbord. D'énormes claques d'embruns balayèrent le pont, engluant les vitres. Le bateau craquait, vibrait de toutes ses membrures, répondant au grondement des machines.

Le chalut venait d'être viré, le poisson mis à glacer en cale, le navire s'était remis en marche avant pour, à nouveau, filer le chalut.

La mer devint de plus en plus houleuse. Le navire plongeait dans une vague; se redressait, retombait lourdement. Le mauvais temps contraignit le bateau à se placer debout à la lame pour faciliter le filage. Victor, jambes en compas pour lutter contre le roulis, aidait à la manœuvre pour remettre le chalut à la mer.

Soudain, l'étrave heurta un paquet de mer. Dans un bruit de tonnerre, une impressionnante montagne d'écume s'abattit sur le pont, balayant tout sur son passage. Victor, déséquilibré par la lame furieuse, disparut avec elle par-dessus bord, littéralement aspiré par la mer. L'eau s'engouffra dans les dalots, au pied du bordé, s'enfuyant comme elle était venue, laissant les matelots médusés.

Impossible de mettre un canot à la mer. Il n'était pas question de stopper le navire. Avec cette tempête, le chalut risquait de se prendre dans l'hélice. Le patron ne pouvait décemment prendre cette décision qui eût mis tout l'équipage en péril. Alerté par les cris des matelots, de la passerelle, il avait lancé prestement deux bouées à la mer. Mais elles flottaient, inutiles, s'éloignant rapidement du navire.

Avec la vitesse du bateau, Victor, qui avait dû couler à pic, défilait * déjà loin de ses compagnons. L'eau, s'infiltrant dans les grandes bottes de cuir, avait dû alourdir dangereusement le poids de son corps.

Le chalut remonté, on sillonna la mer à sa recherche, mais en vain ! La mer, orageuse, troublée dans ses ébats, avait pris sa revanche, conservant son secret et le corps du marin englouti à jamais.

Albert, le mousse enrôlé pour sa première marée, d'abord sidéré, bouche ouverte, s'était ensuite accroché à François, lui secouant le bras, criant d'une voix aiguë qui trahissait son effroi :

— Il faut le sauver, il faut sauver Victor !

Il tremblait de tous ses membres et il avait fallu que François l'emmène, presque de force, dans le poste, le réchauffant de sa première bistouille en essayant de lui expliquer l'inexplicable, la dureté d'un métier qui empêchait tout secours à l'infortuné Victor.

Albert ne comprenait pas. Pour lui, les adultes l'avaient trahi. Il semblait avoir vieilli d'un seul coup, ayant perdu son insouciance d'enfant. Il se réfugia dans un silence tenace qui, inconsciemment, culpabilisait tout l'équipage.

Le cœur en deuil, le patron devait maintenant prévenir l'armateur et celui-ci, accompagné de l'administrateur et du curé de Saint-Pierre, avait la délicate mission de rendre visite à la veuve et aux orphelins.

La nouvelle avait couru de porte en porte. Aussi, sur le quai, les femmes, frileusement groupées, attendaient l'accostage du navire. Après le déchargement, car à bord le travail primait tout, François serra Louise contre lui, gravement, presque honteux de son bonheur.

L'attente angoissante des neuf jours réglementaires, dans l'espoir que la mer rendrait le corps de l'infortuné Victor, s'était achevée sans résultat.

Louise, en s'habillant pour le service funèbre, pensait à tous ces disparus dont les noms étaient gravés au calvaire des Marins. Tant et tant de bateaux perdus corps et biens !

Elle frissonna. François, son grand homme de mari, plein de vitalité, pouvait à tout moment connaître le même sort. Aussi, dans l'église pleine du monde de la marine, aux murs tendus de voiles noirs, son regard enveloppa à la fois la carrure impressionnante de François et le groupe éploré de la femme et des trois petits.

La jeunesse de Marie était engloutie sous le voile de crêpe noir qui couvrait son visage attristé. À côté d'elle, l'aîné de ses fils se tenait, déjà viril, portant en signe de deuil, un brassard sombre qui dévorait le tiers de la manche gauche de son veston. Le plus jeune regardait avec étonnement et curiosité le rituel étrange du prêtre, en surplis blanc et étole violette, qui lui tournait le dos, s'agenouillant, se relevant, joignant les mains.

Le prêtre gagna la chaire :

— Mes frères, vous avez un noble métier, dangereux, qui demande beaucoup de sacrifices à vous et à vos familles. La mort frappe souvent à votre porte et, aujourd'hui, nous déplorons la perte de Victor, disparu tragiquement. Pourtant, ne vous désolez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Le Christ…

Les mots atteignaient à peine Marie, aveugle sous le voile, qui ne comprenait pas. Pourquoi elle ? Pourquoi Victor ? Pourquoi cette injustice ? Elle se recroquevilla sur sa chaise.

Sans souci du drame, c'était maintenant l'escarcelle de cuivre qui circulait de l'un à l'autre, faisant tinter ses pièces après le claquement sec des fermoirs des sacs à main.

Suivit l'offrande. Les hommes, graves, défilèrent, casquette à la main. Ils eurent un regard de commisération pour Marie désormais seule pour élever les enfants, privée de tendresse et de réconfort. Qu'allait-elle devenir ?

Sur le plan matériel, la solidarité du monde de la marine allait suppléer aux premiers besoins. Ensuite, Marie grossirait le nombre des fileuses, femmes au blanc, travaillant le hareng, continuant à leur mesure, le dur métier des hommes. Les longues soirées d'hiver, le laçage sur moule pour la préparation des alèzes * nécessaires à la fabrication du chalut occuperaient ses doigts pendant que la pensée vagabonde irait rejoindre Victor qui défilait là-bas au grand large. Mais que dire aujourd'hui ?

Chez ces hommes rudes, la mort fait partie intégrante de leur univers et les mots semblaient inutiles.

Marie remua les lèvres comme si elle priait. Pourtant, au moment où le prêtre, étendant les bras, chanta *Ite missa est*, un interlocuteur proche eût pu surprendre son murmure angoissé :

— Mon Dieu ! Faites que mes fils ne soient jamais marins !

II

1936 : année d'agitation sociale.

Le 26 avril, à Boulogne, la foule attendait devant les bureaux du *Télégramme* les résultats des élections législatives aux accents optimistes de « Tout va très bien, madame la marquise, tout va très bien, tout va très bien… »

En fait, il n'en était rien. Les revendications ouvrières agitaient le milieu social. Le Front populaire se faisait jour.

« Par suite d'une décision malencontreuse de déclassement d'ouvriers, les mines du bassin du Pas-de-Calais votent la grève à l'unanimité. »

François reposa le journal sur la toile cirée. Le communiqué de *La France du Nord* de ce 1er mai 1936 le laissait rêveur. Il éprouvait de la sympathie pour ces « gueules noires », de l'admiration aussi pour ces hommes qui acceptaient de passer une partie de leur vie dans les entrailles de la terre, alors que lui ne rêvait que de grands horizons. Les dangers de leur profession respective les rendaient solidaires et le marin comprenait leurs revendications. Chaque jour, il suivait de près les mouvements d'humeur de tous ces ouvriers.

Fin mai, la grève était déclarée à Paris. On dénombrait trente-deux mille grévistes aux usines Renault. Les usines Farman, constructeurs d'avions, étaient occupées par les ouvriers.

Le 30 mai, ils étaient plus de quatre-vingt mille ouvriers et ouvrières qui suivaient le mouvement revendicatif. Quarante-cinq usines étaient touchées par cette inaction forcée.

Les ouvriers du bâtiment réclamaient la semaine de quarante heures, suivis bientôt par les métallurgistes de Paris et de la province. Début juin, aux usines textiles et métallurgiques, on comptait dix mille ouvriers en grève dans le Nord.

Le mouvement s'étendit et bientôt cinquante usines du Nord étaient occupées. Les branches les plus diverses étaient touchées : miroiterie, imprimerie, literie, laiterie, matériel électrique. Les Messageries Hachette cessaient leur approvisionnement en journaux. Les voitures inutiles stationnaient le long des trottoirs. De ce fait, les presses parisiennes interrompirent leurs publications. Les kiosques fermés faisaient triste mine au grand dam des lecteurs.

Chez Citroën, les ouvriers avaient débrayé, suivis par les ouvriers et les employés de garages et des différentes firmes d'huile et de pétrole. Partout, on occupait les locaux. Les piquets de grève montaient une garde vigilante. Certains chefs, agents de maîtrise et même directeurs d'entreprise se retrouvaient enfermés dans leur propre enceinte.

À l'intérieur, les ouvriers s'organisaient. Femmes et enfants, solidaires du chef de famille, apportaient le casse-croûte tandis que les prisonniers volontaires s'adonnaient avec résignation et optimisme aux jeux de cartes, de dominos ou écoutaient les dernières chansons à la mode sur un air d'accordéon.

Les revendications, libellées dans des cahiers, étaient précises. En plus de la semaine de quarante heures, tous demandaient l'augmentation des salaires avec un salaire minimum garantissant le train de vie des plus humbles, l'indemnisation du temps de chômage partiel et le droit aux congés payés.

À bord des chalutiers, les commentaires allaient bon train.

— La semaine de quarante heures, ce n'est pas pour nous, surtout en pleine campagne du hareng, émit Louis avec un sourire malicieux.

— Ni la possibilité que l'armateur nous paie en cas de chômage, surenchérit Alfred.

— Tout de même, les congés payés, moi, cela me tente. Cela doit sembler bon de faire une grande pause aux frais de la princesse, conclut le jeune Pierre, nouvel enrôlé.

Corroborant ces dires, en vue d'obtenir les avantages appréciés, la grève continuait de plus belle, se durcissait parfois.

En baie de Somme, elle gagnait le Vimeu, touchant les usines de serrurerie de Fresneville, Fréville-Escarbotin, Feuquiéres. Certains incidents provoquaient même des affrontements entre grévistes et force armée. Premier port de pêche, Boulogne figurait parmi les plus grands approvisionnements en poisson des halles de Paris. Le 3 juin, un train quitta Boulogne, emportant cent dix tonnes de poissons frais. Stoppé en gare de La Chapelle, le poisson ne put être déchargé par suite de la grève des transporteurs.

Heureusement, un accord intervint avec les transporteurs, protégeant les denrées périssables. Le poisson, placé en wagons isothermes, fut aussitôt dirigé vers les centres frigorifiques des halles.

L'agitation gréviste s'accrut de jour en jour. Certains patrons fermaient délibérément leurs portes et renvoyaient leurs ouvriers. La fièvre gagnait cimenteries, fonderies, les usines Saint Frères à Albert, les usines Thiriez à Lille.

Par solidarité avec les autres grévistes, les employés de la SNCF assuraient uniquement le fonctionnement des trains de voyageurs. Aux mines de Liévin, les cinq mille cinq cents mineurs du poste du matin ne purent descendre, étant dans l'impossibilité d'amener sur le carreau de la fosse les wagons vides pour évacuer le charbon. Les fours à coke cessèrent leur

Raymonde
Menuge-Wacrenier

Zabelle

femme de marin pêcheur

Zabelle vit une enfance heureuse au sein de *la Beurrière*, quartier de marins pêcheurs, dans un Boulogne où la misère côtoie le luxe d'une station balnéaire réputée.
Elle va et vient entre la tiédeur de son lit-armoire et la rue qui sent bon la corde mouillée et la marée fraîche. Que deviendrait-elle sans son grand-père qui a fait campagne à Terre-Neuve et qui remplace, chaque matin, sa mère qui part travailler comme fileuse à la maison de salaison de Capécure ?
Septembre 1939. La guerre éclate et détruit cette vie modeste mais paisible. Zabelle et sa famille, jetées sur les routes de l'exode, vivent des jours difficiles. De retour dans Boulogne détruit, Zabelle épouse à son tour un marin pêcheur. Les années passent et la mer, toujours, apporte son lot de joies et de misères.
À travers cette saga familiale, l'auteur, habile conteuse, brosse un tableau haut en couleurs d'une région, décrit la dure condition des femmes de marins pêcheurs, à la fois résignées et courageuses, le tout composé d'après les archives boulonnaises, les documents d'époque, les albums de famille, les confidences des anciens et les témoignages des travailleurs de la mer aujourd'hui.

Raymonde Menuge-Wacrenier, présidente du centre culturel du Boulonnais, est l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés aux traditions et à l'histoire de Boulogne-sur-Mer et de ses environs, notamment Les Boulonnais, au travail et à la fête *et* La Côte d'Opale à la Belle Époque *aux éditions des Beffrois et* Vincent, maître dentellier *chez* **CHEMINEMENTS**.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01914579 7

9 782844 784148

22 €

CHEMINEMENTS
gens d'ici

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre